

« L'Analyste, la symbolisation et l'absence dans le cadre analytique » d'André Green.

« Dans le domaine des sciences, il ne devrait y avoir de place pour la crainte du nouveau. Éternellement incomplète et insuffisante, la science est portée à chercher son salut dans des découvertes et des interprétations nouvelles. Elle fait bien d'éviter l'erreur grossière, de s'armer de doute, de n'admettre le nouveau qu'après un examen sérieux. Mais à l'occasion, ce scepticisme manifeste deux tendances inattendues. Il se dresse âprement contre les innovations, ménageant avec respect ce qui est déjà reconnu et éprouvé, et se contente de condamner, même sans examen préalable. C'est alors qu'on s'aperçoit qu'il n'est qu'un prolongement de cette réaction primitive contre la nouveauté, une carapace de protection. L'histoire des sciences nous montre assez d'innovations de grande valeur qui provoquèrent une résistance intense et opiniâtre dont les événements ont, par la suite, démontré l'absurdité. D'une façon générale, la résistance a tenu à certains aspects concrets de l'innovation en cause ; et d'autre part, c'est l'effet total de ces aspects qui a réussi à réduire la réaction primitive. »

Sigmund Freud, « Résistances à la psychanalyse », *Revue Juive*, n° 2, 1925.

2012 : dans le numéro de la *Revue Belge de Psychanalyse* qui rendait hommage à André Green, mort le 22 janvier de cette même année, Jacqueline Godfrind ⁽¹⁾ revenait dans un très court article, synthétique et direct, sur ce qu'elle considèrerait comme un texte qui aura marqué toute une génération de psychanalystes... génération dont elle reconnaît avoir fait partie. Elle invitait le lecteur à redécouvrir sa richesse, son importance, mais mettait aussi en avant son caractère actuel qui, 46 ans après sa publication, restait inchangé. Acceptons son invitation (après celle d'Emmanuelle Chervet) en revenant, d'abord, sur son histoire.

Grosvenor House Hotel

Publié simultanément en 1974 dans la *Nouvelle Revue de Psychanalyse* (d'abord) et la *Revue Française de Psychanalyse* (ensuite) ⁽²⁾, « L'Analyste, la symbolisation et l'absence dans le cadre analytique (À propos des changements dans la pratique et l'expérience analytiques) » sera présenté l'année suivante au XXIX^e Congrès International de Psychanalyse. Ce texte constitue la version prépubliée du « Rapport de Londres », comme il est d'usage de le nommer aujourd'hui.

Le comité d'organisation de ce XXIX^e Congrès de l'Association Psychanalytique Internationale commanda deux articles (en tout point) contradictoires et qui seront prépubliés afin de servir de base à la séance plénière du 21 juillet 1975 ⁽³⁾ consacrée à son thème central : « Changements dans la pratique et l'expérience psychanalytiques : implications théoriques, techniques et sociales » (*Changes in Psychoanalytic Practice and Experience : Theoretical, Technical and Social Implications*). Le premier des deux rapporteurs à être mis à la tâche fut l'américain Leo Rangell (*), l'ancien président de l'API fraîchement remplacé à sa tête par Serge Lebovici. Il précise dans son rapport : « La tâche que m'a assignée le comité d'organisation de ce Congrès était de présenter et de représenter la conception "classique" quant aux changements dans la psychanalyse – ce qui impliquait que j'y serais opposé. En face de moi, quelqu'un d'autre représenterait les conceptions plus "libérales", c'est-à-dire plus souples, et se montrerait favorable au renouveau. Ceci afin de susciter un dialogue entre "ceux qui souscrivent à une nouvelle approche de l'expérience et de la pratique psychanalytique et ceux qui représentent un courant plus traditionnel" » (Rangell, 1975, p. 329). Ce « quelqu'un d'autre représentant des conceptions plus "libérales" » ne fût personne d'autre qu'André Green. Pas meilleur adversaire pour Green que ce pur partisan de l'*Ego-Psychology* : ce courant venu des États-Unis qui conçoit le Moi comme un appareil de régulation et d'adaptation à la réalité que le travail analytique doit renforcer afin que l'individu s'adapte à la société dans laquelle il vit, un réductionnisme de l'œuvre de Freud contre lequel il n'a eu de cesse de lutter âprement.

Lors de la présentation de son rapport ⁽⁴⁾, ce n'est sans surprise que Leo Rangell préconisera pour la psychanalyse une limitation de son champ et dire, ouvertement, toute sa méfiance à l'égard de ces pratiques qui sont parties à la conquête de nouveaux territoires. Les conceptions nouvelles, l'innovation, auraient tout d'un danger. Elles ne seraient qu'un inéluctable fourvoiement et une perte des acquis freudiens : parce que le *nouveau* se substituerait irrémédiablement à l'*ancien*. Il faut alors, dit-il, remettre des bornes face à « l'extension incontrôlée du champ psychanalytique » (Rangell, 1975, p. 333) en restreignant dorénavant son champ comme l'avait aussi préconisé

Anna Freud avant lui. Le « moment est venu [dit-il] de délimiter un "champ optimum" pour que nous utilisions la psychanalyse là où elle s'applique pleinement » (*op. cit.*, p. 333), c'est-à-dire à la névrose et au Moi et non au narcissisme dont il ne comprend ni ne partage l'intérêt qu'il suscite à l'heure des débats (les références sont implicites, mais Rangell pense sûrement entre autres aux travaux de Heinz Kohut et d'Otto Kernberg).

A l'issue de cette matinée, forte en débats très animés entre les deux hommes, Anna Freud fût invitée à écrire un article ⁽⁵⁾ et à contribuer au dialogue. Elle soutint – sans surprise également – les positions de Rangell comme étant celles qui défendaient au mieux les « vraies » idées de son père. Martin S. Bergmann, dans un ouvrage dédié à l'œuvre de Green ⁽⁶⁾, résume la situation : Anna Freud avait mis « son immense prestige de fille et héritière de Freud au service des positions de Rangell. Sa participation à cette conférence signifiait qu'on n'y verrait pas une controverse entre Rangell et Green, mais entre Anna Freud et Green. [...] Pour Anna Freud, la psychanalyse tiendrait sa promesse aussi longtemps qu'elle se limiterait aux patients porteurs d'un Moi potentiellement sain, atteint de symptômes névrotiques. Ce n'est qu'à l'intérieur de ces frontières-là que la psychanalyse pourrait soutenir l'identité entre sa méthode d'investigation et la cure » (Bergmann, 1999, p. 275). Finalement, ce n'est qu'en qualité de « bras droit » qu'avait officié Leo Rangell. Le véritable adversaire d'André Green avait été Anna Freud elle-même. Près d'une vingtaine d'années après la présentation du « Rapport de Londres » – en 1999 –, Martin S. Bergmann y voit un de ces événements qui auront marqué l'histoire de la psychanalyse : ce moment où l'on a vu la fin de l'ère post-freudienne – marquée d'un optimisme proprement hartmannien – et l'avènement d'une psychanalyse contemporaine prenant la mesure des nouveaux défis qu'elle avait à surmonter. Pour lui, le « Rapport de Londres » occupe une « position pivotale ».

Bien que les idées avancées par André Green aient été mécomprises à l'époque, essayant une fin de non-recevoir brutale de la part de Leo Rangell et Anna Freud, Gregorio Kohon – qui avait assisté aux débats ⁽⁷⁾ – reconnaît qu'il allait devenir au cours des trois décennies qui suivront l'un des articles les plus importants du monde anglo-saxon : le « tiers analytique » de Thomas H. Ogden, concept à succès, lui doit beaucoup. Mécompréhension, car il n'y eut – à vrai dire – pas plus de véritable désaccord entre eux qu'une incapacité à saisir la nouveauté des idées que Green avançait. Anna Freud trouvait en lui un freudien, c'est certain. Mais ce qu'elle ne sut pas reconnaître c'est que c'était un freudien qui avait intégré dans sa pensée les idées de Lacan, de Bion, et, par-dessus tout, celles de D.W. Winnicott. Aux côtés de J.-B. Pontalis, Raymond Cahn, Maud Mannoni, etc., il sera l'un de ceux qui introduiront la pensée de Winnicott en France dans les années 70, prenant la mesure de son importance et de ce que Jean-Luc Donnet a appelé par la suite une « invisible "coupure" épistémologique » ⁽⁸⁾ qu'a constitué la notion de « transitionnalité » dans le champ de la pratique et de l'expérience psychanalytiques. On se rappellera, à cet endroit, la citation de Freud en exergues de ce texte : André Green a réussi à intégrer cette *nouveauté* au sein de la métapsychologie freudienne, et ce, après un examen on ne peut plus sérieux comme l'avait encouragé Freud en 1925. Ce rapport fut dédié à la mémoire de Winnicott.

Le « Rapport de Londres » et le modèle implicite des états-limites

Venons-en au rapport qu'André Green a, remarquablement et courageusement ⁽⁹⁾, soutenu devant son auditoire, au *Grosvenor House Hotel*, en cette matinée du lundi 21 juillet 1975.

Au tournant des années de plomb, il y a donc une crise, un malaise, et qui concerne aussi la psychanalyse elle-même : une fragmentation interne due à la multiplicité des théories et des techniques, menaçant de faire perdre un peu plus encore à la psychanalyse son unité, la laissant davantage en proie aux attaques externes dont elle n'a jamais cessé d'être exemptée. Dans une entrevue donnée en 2011, André Green revenait brièvement sur ce moment et réaffirmait tout son engagement de l'époque : « [en 1975] j'ai insisté sur la crise de la psychanalyse, la nécessité de rendre compte de ses causes historiques et de comprendre l'évolution et la multiplication des théories et des techniques dans notre discipline. On peut donc dire qu'à la fragmentation interne de la psychanalyse elle-même sont venus s'ajouter des facteurs externes, liés aux changements culturels, avec par exemple un accroissement de la compétition d'autres techniques thérapeutiques, qui ont renouvelé les attaques contre la psychanalyse » ⁽¹⁰⁾. C'est ce qui fait du « Rapport de Londres », avant toute chose, un acte d'engagement ! Dans ce tournant, la psychanalyse semblait avoir sombré dans un aveuglement et une surdité face à la « mutation anthropologique » – comme l'appelle Marcel Gauchet ⁽¹¹⁾ – qui était en train de se produire et qui allaient faire le lit à l'explosion des psychotropes et à la nouvelle psychiatrie anti-psychanalytique des DSM. Elle avait été véritablement incapable de prendre la mesure des transformations de la condition hypermoderne de

l'individu et des souffrances psychiques nouvelles qui l'accompagnèrent, de s'y adapter ⁽¹²⁾. Cette « mutation anthropologique », elle, n'a pas échappé à André Green. Dans *La Société du malaise* ⁽¹³⁾, Alain Ehrenberg reconnaît en lui le précurseur qu'il a été dans la reconnaissance des formes et figures de l'individualisme contemporain.

Au cœur des débats, un dilemme : faut-il suivre, à la lettre, les préconisations d'Anna Freud et de Rangell en considérant que seuls les patients dit « névrosés » peuvent bénéficier au mieux de la cure type, « classique », et que ceux qui n'appartiennent pas à son champ seraient dans l'impossibilité du transfert et donc intraitables ? Ou alors, modifier la technique psychanalytique en s'adaptant aux besoins des patients mais tout en prenant le risque du « déviationnisme » voire de « l'hérésie » car pour Rangell « dans bien des cas, les innovations viennent non pas s'ajouter, mais se substituer à l'acquis » (1975, p. 324) ? *Résistances à la psychanalyse*, mais aussi, *résistances de et dans la psychanalyse...* André Green va proposer une troisième voie, intermédiaire, à l'interface : « le changement chez l'analyste » (*a change within the analyst*). Il va inviter l'analyste contemporain à s'appliquer à lui-même, ce qu'il souhaite pour ces patients : « un désir de changement » (*a desire of change*). A partir de cette crise, de son analyse, André Green estime qu'il est possible de produire « une élaboration et une transformation » d'une grande fécondité.

L'œuvre que Freud nous a léguée est elle-même jalonnée de coupures, de sauts, de révolutions, de plis épistémologiques : des crises. Mais ces crises ont toujours été le point de départ de remaniements, parfois profonds, d'un mouvement créateur sur fond d'ambiguïté qu'est toujours une crise. Le génie de Freud a été de « créer la "fiction" d'un appareil psychique, inventer une situation thérapeutique où cet appareil fonctionnerait dans une mise entre parenthèses et forger un appareil conceptuel qui ait assez de *jeu* dans son organisation interne et soit assez précis dans ses outils pour saisir la complexité de ce fonctionnement [...] c'est parce qu'il y a non-coïncidence entre la pratique et la théorie mais écart qu'on ne cherche pas à combler, qu'on peut parler légitimement d'un *mouvement* analytique » ⁽¹⁴⁾. C'est pour cela qu'elle n'est, dans sa totalité et sa complexité, pas une forme totalisante, mais une œuvre ouverte, jamais égale à elle-même, à la fois continue et discontinue. Freud n'avait pas entièrement mesuré l'étendue de sa découverte, la psychanalyse est beaucoup moins univoque et achevée qu'il ne l'avait imaginée. André Green montre que de vastes territoires restent encore à découvrir et que la tâche commencée par Freud se révèle infiniment plus complexe. En définitive, si le modèle de Freud avait fait de la névrose son « cas paradigmatique », si la psychose et l'enfant ont constituées les cliniques de références des post-freudiens, la psychanalyse contemporaine doit prendre acte de la prévalence des structures non-névrotiques dans la pratique analytique et pousser les limites de l'analysable. Mais cette exploration de l'au-delà des frontières du champ névrotique ne doit céder pas à la tentation de sacrifier tel ou tel aspect de la métapsychologie freudienne. Elle doit pousser un peu plus loin certaines intuitions que Freud n'a pas pu développer et s'appuyer sur les grands « modificateurs » (*modifiers*) que furent Lacan, Bion et Winnicott ⁽¹⁵⁾, pour tenter de les unifier au sein du corpus psychanalytique. Car Green considère qu'avec ces auteurs, « le refoulé de la théorie freudienne fait un retour déguisé [...]. C'est paradoxalement dans l'œuvre de ces novateurs que nous retrouvons ce refoulé de l'impensé freudien »¹. *Psychanalyse de la théorie psychanalytique*.

Ce rapport est alors pour lui une véritable occasion, et ce, pour plusieurs raisons : celle d'abord de proposer une révision du modèle des névroses et de présenter pour la première fois un modèle, le « modèle implicite des états-limites », en reprenant et compilant pour cela une partie de ses travaux précédents (sur le narcissisme primaire et sur la psychose blanche), tout en y explorant « les conséquences techniques de sa conception du négatif sur le cadre analytique, en particulier avec les états-limites, devenus le pain quotidien de la pratique analytique depuis que celle-ci ne se limite plus aux dites "classiques" des névrosés » ⁽¹⁶⁾ ; mais l'enjeu des débats n'est pas que théorique ; il y a là, pour lui, l'occasion aussi de militer contre les formes de réductionnismes qui touchaient profondément la psychanalyse post-freudienne : avec le kleinisme et l'*Ego-Psychology* dont le fossé, entre eux, ne cessait de se creuser ; de lutter aussi contre l'orthodoxie qui restreignait à son paroxysme la pensée française de l'époque. A la lecture des deux rapports, on restera saisi par un déséquilibre : la richesse des apports de Green, son érudition, son cheminement intellectuel, contracte avec la pauvreté de ce que défend Rangell, un conservatisme étriqué et stérile, qui peine à masquer les enjeux de collusion entre la psychanalyse et son institution (son *establishment*).

Il dégage trois grands axes pour saisir les points d'inflexion qu'il souhaite donner à l'expérience et de la pratique psychanalytiques :

¹ André Green, « L'enfant modèle », *Nouvelle Revue de Psychanalyse – L'enfant*, n° 19, Paris, Gallimard, 1979, p. 42.

(1) « Le rôle de l'analyste dans une conception plus large du contre-transfert incluant **son élaboration imaginative** »

Le « fonctionnement imaginaire de l'analyste » (1990, p. 116) : voilà, une notion difficile à saisir et pourtant centrale dans son exposé. Dans ce travail analytique, dit-il, « il lui faut [à l'analyste] construire par l'imagination » (*op. cit.*, p. 88) ; « offrir au patient l'image de l'élaboration, en situant ce qu'il nous offre dans un espace qui ne sera ni celui du vide ni celui du trop-plein, un espace aéré » (*op. cit.*, p. 93) ; il « lui impose des efforts d'imagination » (*op. cit.*, p. 98) ; ou encore, il « l'amène à former dans son esprit une image du fonctionnement mental du patient [et] complète ce qui fait défaut à ce patient » (*op. cit.*, p. 102). Mais ce qui dans l'esprit de Green pourrait rendre au mieux cette « élaboration imaginative » de l'analyste c'est la « constitution du couple de l'image et de l'objet [qui] nécessite l'élément tiers que représente le miroir lui-même » (*op. cit.*, p. 106-107).

Peut-être qu'André Green reprend, partiellement, et à son propre compte, le registre de l'Imaginaire du schéma RSI que Lacan était en cours d'élaboration au milieu des années 70, même si, depuis 1967, tous deux ont cessé toute relation. Ce même registre qui a partie liée au « stade du miroir » dont l'article de Lacan a « certainement influencé » Winnicott (c'est lui qui l'avoue) dans l'écriture « Du rôle de miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant » (1967).

(2) « **La fonction du cadre analytique** et ses relations avec le fonctionnement mental par les effets de **symbolisation** qui s'y déroulent »

Le titre du rapport – en anglais dans le texte - : « *The Analyst, Symbolization and Absence in the Analytic Setting (On Changes in Analytic Practice and Analytic Experience)* », « dit » ce que le titre des publications françaises « tait » : la dimension du cadre en tant que *setting*. La langue anglaise a conduit ses analystes à faire la distinction (à la suite de Winnicott) entre le « cadre » (*frame*) : ses données objectives, formelles, et le « cadre » (*setting*) comme « environnement facilitateur » (*facilitating environment*) à la constitution d'une « situation analysante » – pour reprendre un vocable propre à Jean-Luc Donnet (17).

Setting peut se traduire par « dispositif ». Dans *Idées directrices pour une psychanalyse contemporaine*, paru en 2002, il lui préférera le terme de : *montage*. Quelques lignes plus tard, il propose de distinguer, dans le cadre, deux parties : « la *matrice active*, composée de l'association libre du patient, de l'attention et de l'écoute flottantes, empreintes de neutralité bienveillante de l'analyste, formant un couple *dialogique* où s'enracine l'analyse, et, deuxième partie, *l'écrin*, constitué par le nombre et la durée des séances, la périodicité des rencontres, les modalités de paiement, etc. La matrice active est le bijou que contient l'écrin » (p. 55).

Cette distinction est peut-être bien le fruit de la mise à l'épreuve du cadre par la pratique clinique : la névrose rendant muet le cadre ; *frame* et *setting* se retrouverait dans une certaine non-différenciation ; *syntones* ; alors que dans les cas plus difficiles, il pose problème, questionne et devient, à ce titre, dissonant et *criant*².

Le terme de « symbolisation » n'apparaît guère sous le plume de Freud. Il est dans la psychanalyse de langue française présent, assez tôt, mais en étroite relation avec le travail du rêve, aux côtés de la condensation, du déplacement... Green va lui donner un sens nouveau et une place centrale au sein de la pratique analytique, lui offrant aussi un destin singulier dans la psychanalyse de langue française à partir de son article. C'est encore une fois à partir des travaux de Bion et Winnicott qu'il en ébauche une définition.

(3) Et enfin, « **La place du narcissisme**, opposée et complémentaire de celle des relations d'objet, tant dans la théorie que dans la pratique. »

C'est dès 1967, dans « Le narcissisme primaire : structure ou état ? », que Green va proposer une théorie du narcissisme primaire comme structure et pas seulement comme état – contrairement aux idées de Leo Rangell – « qui, à côté du tout l'aspect positif (ce qui est visible et bruyant) de la relation d'objet, qu'elle soit bonne et mauvaise, fait une place à l'aspect négatif (ce qui est invisible et silencieux) » (*op. cit.*, p. 115).

Il y a donc un changement qui concerne les patients, c'est incontestable. Green en fait une recension non exhaustive... Mais il y a surtout un changement qui, lui, doit s'opérer dans l'entendement analytique. C'est son hypothèse de travail : « la prise de conscience du changement actuel concerne le changement chez l'analyste » (*op. cit.*, p. 77), celui-là même qui est engagé dans la situation analytique avec ces mêmes patients. La théorie et la pratique fermement harnachées à celle-ci, l'une collée à l'autre, l'étroitesse d'un tel « cadre » comme le défend

² Erwin Straus : « la perception est au sentir ce que le mot est au cri ».

Leo Rangell, peuvent créer de véritables zones d'anesthésie chez l'analyste. C'est toute l'écoute analytique, sa complexité, cette « troisième oreille », dont il est question : il ne s'agit plus que d'écouter le latent d'un patient « en soi », une écoute qui parfois en plus ne tient même plus compte de l'analyste, mais de s'ouvrir à « l'inouï » de la rencontre – toujours singulière – *entre* le patient et son analyste (en personne), à l'interface : « Les limites de l'analysabilité ne peuvent être indépendantes de celles de l'analyste, *alter ego* du patient » (*op. cit.*, p. 83). Ces patients, nous dit Green, nous laisse entendre autre chose, quelque chose de *nouveau*, qui n'est pas sans provoquer des résistances, mais que l'analyste contemporain se doit de repérer *en lui* et à *partir* de lui, de l'analyser, pour pouvoir en rendre compte. Cette expérience négative est pour lui l'occasion d'un examen auto-analytique plus poussé. Ce « changement essentiel dans l'analyse actuelle vient de ce que l'analyste entend – et peut-être ne peut pas ne pas entendre – ce qui était jusque-là inaudible » (*op. cit.*, p. 79). André Green dit, en somme, qu'il n'est plus possible de faire à l'heure des débats comme si un Winnicott, un Bion, un Balint, n'avaient pas existé... de même qu'un Ferenczi ; qu'il n'est plus possible de faire sans ce qu'ils nous ont appris des défenses psychotiques, de l'archaïque... Aujourd'hui il est possible d'entendre, avec eux, « autre chose qui ne dépassait pas autrefois le seuil de [notre] entendement » (*op. cit.*, p. 79).

En conséquence de quoi, si « Le modèle implicite de la névrose chez Freud [était] fondé sur la perversion (la névrose comme négatif de la perversion [...]) Le modèle implicite de la névrose *et* de la perversion est maintenant fondé sur la psychose » (1990, 84). Ces « états-limites de l'analysabilité », comme les appelle Green, nous donne accès, avec leur noyau psychotique, à ce qu'il appelle leur *folie privée*. Au contraire « de ce que l'on observe dans la névrose, on constate l'absence d'une névrose infantile caractérisée, le caractère polymorphe de la "névrose" adulte, le flou de la "névrose" de transfert [...] On y remarque le non-déclenchement du processus analytique dans une situation analytique pourtant acceptée, le transfert mort-né [...] L'analyste se sent pris dans le système des objets momifiés de son patient, paralysé dans son activité, incapable de faire naître chez l'analysant la moindre curiosité pour lui-même. *L'analyste est en situation d'exclusion objectale* » (*op. cit.*, p. 85-86). C'est ici, alors, « que le contre-transfert reçoit sa signification la plus étendue. La technique de l'analyse des névroses est déductive, celle des états-limites inductive, d'où son caractère aléatoire » (*op. cit.*, p. 86).

Alors que Leo Rangell affirme que le refoulement et l'inconscient sont des « attributs psychiques permanents de l'homme » (1975, p. 321), des invariants anthropologiques, et que, en quelque sorte, *tout* doit être lu par le prisme de la « pensée névrotique » – s'il y a changement ce n'est autre que dans la nature de ce qui est refoulé –, Green s'emploie à démontrer que c'est la nature-même des défenses qui diffèrent chez ces patients, un en-deçà du refoulement, et qu'il n'est même pas rare de rencontrer ces défenses chez des patients dit névrotiques. Il en énumère quatre : « l'exclusion somatique » (*Somatic Exclusion*), « l'expulsion par l'acte » (*Expulsion via Action*), « le clivage » (*Splitting*) et « le désinvestissement » (*Decathexis*). Dans une description du modèle implicite des états-limites, le clivage et le désinvestissement occupe des positions dominantes :

« **Clivage** » (*Splitting*) : « L'analyste est cette fois *dans* la réalité psychique, mais ou bien il se sent séparé d'une partie accessible de celle-ci, ou bien il peut voir ses interventions réduites en miettes, car il est ressenti comme un agent persécuteur et intrusif » (1990, p. 88). Ce clivage est *la* condition qui permet la formation d'un *double*.

« **Désinvestissement** » (*Decathexis*) : Green parle ici de *dépression primaire* – « presque au sens physique du terme » (*op. cit.*, p. 89). Pour Martin S. Bergmann, il s'agit de l'une des grandes innovations conceptuelles de Green. Ce n'est pas sans faire penser au complexe de « La mère morte », qu'il développera plus tard, en 1980, où le désinvestissement de la « mère morte » a pour conséquence, pour le sujet, une identification avec elle ; au narcissisme négatif qui recherche à obtenir un état de vide, d'aspiration au non-être et au néant ; à la fonction désobjectalisante de la pulsion de mort.

Ce terme de « désinvestissement », André Green le doit à Winnicott. C'est ce qu'il explique dans un article paru en 1975, quelques mois avant la présentation de son rapport, où il poursuit les idées qu'il y développe : « Winnicott, dans un autre travail : *The use of an object and relating through identification*, traite de la capacité d'utiliser l'analyste. Il faut, pour que ceci soit possible, que l'analyste puisse être détruit autant de fois que le sujet souhaite le faire, afin que celui-ci puisse s'assurer de ce que l'objet survit à cette destruction. Winnicott fait la remarque intéressante que cette destruction n'a rien à voir avec l'agressivité. Ceci, encore un paradoxe, est vrai. Ce qu'il s'agit de comprendre est qu'il est question ici d'une activité fantasmatique du vécu de destruction mentalement agie, que d'un **désinvestissement**. Dès lors on a affaire à une succession d'investissements libidinaux ou agressifs et de désinvestissements qui suppriment les investissements précédents et les objets qui y sont reliés. Ces désinvestissements poussés conduisent à l'extrême à la mort psychique, tout comme les investissements anarchiques infiltrés d'agressivité massive conduisent au délire. Ainsi le dilemme fondamental devient *délirer ou mourir* (psychiquement ou psychiquement) [« *delusion or death* », dit Green dans son rapport en anglais]. Le travail

de l'analyste vise à transformer les termes extrêmes de cette alternative en terme moyens : le délire devient jeu et la mort absence. Absence signifie ici non pas perte mais *présence potentielle* » (18). Ce qui se passe entre l'analyste et l'analysant est une succession d'investissements et de désinvestissements libidinaux agressifs. L'analyste est mis à l'épreuve dans sa capacité de « survivance » tant *qu'objet*.

Si le modèle de la névrose, « classique », renvoie à l'angoisse de castration et au champ des fantasmes de désir, un modèle implicite des états-limites renverrait, quant à lui, « à la contradiction tourmentée par le couple *angoisse de séparation-angoisse d'intrusion* » (Green, 1990, p. 89) et à la formation de la pensée elle-même : « la pulsion est la forme inchoative de la pensée. Entre la pulsion et la pensée, toute une série de chaînons intermédiaires et diversifiés [...] prend place » (*op. cit.*, p. 94). Il y a du Bion là-dedans. L'une des difficultés pour l'analyste, dans l'évolution du processus analytique – en tant que « relation d'objet » –, serait de surestimer ou au contraire de sous-estimer la fonction objectale du patient, là où, précisément, la « fonction objectalisante » est en question. « Le but à atteindre est de travailler avec le patient à une double opération : donner un contenant à ses contenus et donner un contenu à son contenant, mais en ayant toujours à l'esprit la mobilité des limites et la polyvalence des significations, au moins dans l'esprit de l'analyste » (*op. cit.*, p.94). Il faut offrir au patient un espace de la potentialité et de l'absence, de la vacuité, ni vide ni trop-plein : un espace qui « n'est ni celui du "ça ne veut rien dire", ni celui du "ça veut dire cela", mais celui du "ça pourrait vouloir dire cela" » (*op. cit.*, p. 93). C'est un des enseignements qu'André Green (avec Jean-Luc Donnet) a pu tirer de la psychose blanche et de leur essai de « psychanalyse appliquée » en psychiatrie : *L'Enfant de Ça* (19).

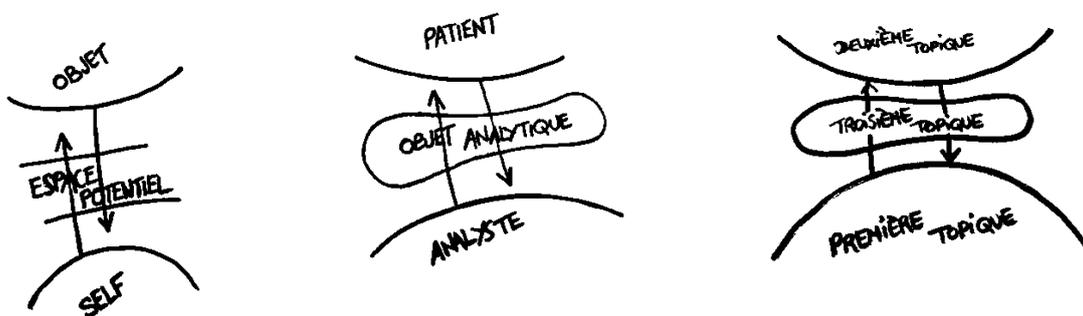
Il faut alors se pencher sur la question du cadre. Le cadre, dans une conception propre à José Bleger, est ce *fond* silencieux, muet, un non-processus qui permet de révéler une *forme* : le processus analytique. Le cadre se fait oublier et permet de rendre intelligible le jeu des instances, les conflits, l'organisation d'une névrose de transfert. C'est le point de vue de Leo Rangell. Au pire, si on l'écoute, il suffira de faire rentrer de force des phénomènes dans l'étroitesse de ce cadre. Un cadre muet pour une surdité analytique. La pirouette de Green à la question de la contre-indication où à l'intraitabilité objectée par le camp adverse, c'est de dire que les « états-limites de l'analyse » nous montrent leur incapacité à utiliser le cadre analytique comme « environnement facilitateur » (*facilitating environment*). C'est un véritable changement de paradigme qu'introduit Green en donnant parole à ce fond silencieux, muet : le cadre comme *setting*. Il y aurait comme une perte de ce potentiel, ou plutôt un non-advenu, de son usage (*use of an object*). Il y a quelque du *holding* winnicottien là-dedans, du *container/contained* de Bion qui appelle aussi la capacité de rêverie maternelle : *mental reverie*.

Par-là, il s'agit pour l'analyste de compléter et de « répondre » en double au clivage – dont on a dit qu'il était sa « condition » –, de réussir à « lier l'informel et à le retenir dans une forme » (1990, p. 99). Transformer, par liaison, l'informel en une forme qui fait sens. Proposer une « théorie ». Compléter ce qui manque au patient. Compléter le fonctionnement mental du patient dans ce qui, dans le travail de symbolisation, échoue. Compléter ce qui est insuffisamment lié pour faire sens. Green propose de dire qu'il est possible, à certains moments critiques d'une analyse classique, d'adopter une telle disposition, qui est largement utile avec les cas difficiles pour autant que le cadre analytique le permette. Ce n'est pas sans rappeler la conception que fait Didier Anzieu de « l'analyse transitionnelle » quelques années plus tard, en 1979.

La place que donne Green au contre-transfert est alors centrale : l'effet que peut avoir le patient sur nos impressions affectives voir corporelles, sur notre fonctionnement mental. C'est que dans l'espace de l'analyse, cet espace potentiel, il s'y crée par ce biais un double et ce double vient soutenir le travail de symbolisation. André Green lie *dialogiquement* symbolisation, objet, cadre analytique, la non-communication également, au jeu de l'absence et de la présence. La symbolisation : elle est à entendre au sens où « Le symbole est "un objet coupé en deux constituant un signe de reconnaissance quand les porteurs pouvaient assembler les deux morceaux" (*Dictionnaire Robert*). N'est-ce pas là ce qui se passe dans le cadre analytique ? [...] le véritable objet analytique ne sera ni du côté du patient, ni du côté de l'analyste, mais dans la réunion de ces deux communications dans l'espace potentiel qui est entre eux, limité par le cadre qui se brise à chaque séparation et se reconstitue à chaque réunion [...] l'objet analytique est formé de deux doubles appartenant l'un au patient, l'autre à l'analyste » (1990, p. 102). Le travail de l'analyste consisterait en la constitution de cet *objet ambigu* qu'est « l'objet analytique » (*analytic object*), remettant en jeu, dans le cadre restreint de l'analyse, le travail de symbolisation. Mais il ne fait pas que « dévoiler un sens caché, il construit un sens jamais formé avant la relation analytique (Videman, 1970). Nous dirons qu'il forme un sens *absent* (Green, 1974). L'espoir dans la cure est fondé sur la notion d'un sens potentiel (Khan, 1974) qui permettra la réunion dans l'objet analytique du sens présent et du sens absent » (1990, p. 103).

Dans ce travail de symbolisation, Green souligne toute l'importance de « l'objet » dans le passage de la potentialité à la réalisation ; de cet « objet » qui réfléchit comme un miroir ; de l'élément *tiers* que représente aussi le miroir, dans l'acquisition de *la capacité de réflexion* qui est une donnée anthropologique fondamentale. Dans la situation analytique, cet élément tiers va être représenté par le cadre. Le cadre représente le *holding*, le miroir et la rêverie maternels. L'analyste – dans et par son contre-transfert au sens élargi du terme – devient alors le *lieu* de ce qui n'as pas eu (de) lieu. « C'est aussi la fonction du cadre de tolérer les tensions extrêmes et de les réduire au moyen de l'appareil mental de l'analyste, pour parvenir enfin à ces objets de pensée susceptibles d'occuper l'espace potentiel » (1990, p. 110), des analogons d'objets transitionnels. Ce qui constitue au fond la non-capacité à utiliser le cadre chez ces patients, c'est leur grande difficulté à établir des « rapports internes de symbolisation » (1990, p. 109) – à l'échec de « symboliser la symbolisation » ou de « symboliser l'échec de la symbolisation », pour le dire avec René Roussillon. Quelque chose qui a à voir avec les configurations de la *tiercéité*. Dans le travail analytique, il s'agit « d'instituer un jeu entre processus primaires et secondaires, par des processus que je propose d'appeler tertiaires (1972), qui n'ont d'existence que comme processus de relation ou de liaison entre les deux premiers » (1990, p. 117).

Le constat : « À notre insu, nous sommes maintenant devant une troisième topique » (1990, p. 110) : « l'espace potentiel » (*Potential Space*) entre le self et l'objet (nécessairement double, ambigu, indécidable, interne et/ou externe, etc.).



André Green va reconsidérer l'hypothèse métapsychologique du *narcissisme primaire*. Mais comment intégrer au sein de la métapsychologie freudien le narcissisme primaire, sa structure paradoxale, son solipsisme, sans tolérer aussi un certain degré d'ambiguïté ? L'intégrer sans céder à une « chasse » paranoïaque à l'ambiguïté et à l'indécidabilité, aux « hérésies », ou faire un sort à l'ambiguïté en décidant, clivant, excluant, céder ainsi à la paradoxalité qui n'est qu'une forme d'éviction et de dégradation de l'ambiguïté ? Voilà qui n'est pas une masse à faire.

A l'encontre de ce que Freud avait pensé : comme référence à l'unité, il va penser le narcissisme primaire comme tendance à parvenir le plus près possible du degrés zéro de l'excitation. Pour dire que c'est au *négatif* que, d'un point de vue métapsychologique, le narcissisme primaire se définit dans son rapport à la pulsionnalité : le narcissisme négatif est *apulsionnel*. Il y a une version positive du narcissisme, qui a été pour lui largement exploré par ses prédécesseurs, et sa contrepartie négative (antagoniste mais aussi complémentaire) beaucoup plus difficile à rendre compte d'un point de vue théorique de par sa nature, solipsiste, *impensable* : « Le narcissisme est l'effacement de la trace de l'Autre dans le désir de l'Un » (20). Les menaces d'annihilation, la terreur du vide, de chuter dans des abîmes insondables, sont les signes cliniques de ce narcissisme négatif. Le vide n'a pu être investi que négativement. « L'abandon de l'objet [n'a] conduit pas à l'investissement d'un espace personnel mais à une aspiration tantalante au rien qui entraîne le sujet vers un gouffre sans fond, jusqu'à l'hallucination négative de lui-même » (1990, p. 114). Green revient sur l'une des conditions essentielles au travail de symbolisation, au sein de la situation analytique : l'investissement positif de l'espace vide. Il suit alors Winnicott qui recommandait l'acceptation des états informels jusqu'au moment « où l'analyste peut devenir un objet transitionnel et l'espace analytique un espace potentiel de jeu et une aire de l'illusion » (1990, p. 117). S'il suit Winnicott d'un point de vue technique, c'est que c'est le seul qui fasse place à la notion d'absence et qui permette « *la transformation du délire en jeu et de la mort en absence dans la création du champ intermédiaire de l'espace potentiel* » (1990, p. 117).

« L'absence [dit-il encore] est une présence potentielle, la condition de possibilité non seulement des objets transitionnels, mais aussi de ces objets potentiels nécessaires à la formation de la pensée » (1990, p. 117).

Conserver et intégrer : tels sont les maîtres-mots d'André Green. Il est parvenu à la fois à traduire dans la métapsychologie freudien les travaux sur la symbolisation qui ont été d'abord développer de l'autre côté de La Manche, par Winnicott et Bion ; à poursuivre de manière créative les intuitions freudiennes ; et surtout, à prendre la mesure des inflexions techniques que cet élargissement de l'entendement analytique avait permis.

(¹) **Jacqueline Godfrind**, « "L'analyste, la symbolisation et l'absence dans le cadre analytique". À propos des changements dans la pratique et l'expérience analytique », *Revue Belge de Psychanalyse – André Green : la psychanalyse en mouvement*, n°60, 2012-1, pp. 59-61.

(²) **André Green**, « L'Analyste, la symbolisation et l'absence dans le cadre analytique (À propos des changements dans la pratique et l'expérience analytiques) », *Nouvelle Revue de Psychanalyse – Aux Limites de l'analysable*, n° 10, Paris, Gallimard, 1974, pp. 225-258. **André Green**, « L'Analyste, la symbolisation et l'absence dans le cadre analytique (À propos des changements dans la pratique et l'expérience analytiques) », *Revue Française de Psychanalyse*, tome XXXVIII, n° 5-6, Paris, PUF, 1974, pp. 1191-1230.

André Green aura très largement contribué à la préparation de ce dixième numéro de la *Nouvelle Revue de Psychanalyse* d'automne 1974, comme le souligne J.-B. Pontalis, dont le titre est on ne peut plus explicite : *Aux limites de l'analysable*. On y retrouvera des contributions de Jean Bergeret, de Hanna Segal, de Joyce McDougall... des traductions inédites en français de Bion, Winnicott, Fairbairn et Ferenczi... de même qu'un texte d'Anna Freud intitulé : « Difficultés survenant sur le chemin de la psychanalyse » datant de 1968.

Ce texte sera repris dans : **André Green** (1974), « L'Analyste, la symbolisation et l'absence dans le cadre analytique », in *La Folie privée – Psychanalyse des cas-limites*, Paris, Gallimard, 1990, pp. 73-119 et **André Green**, « *The Analyst, Symbolization and Absence in the Analytic Setting (On Changes in Analytic Practice and Analytic Experience)* », *The International Journal of Psycho-Analysis – London Congress Papers*, vol. 56, part 1, London, Baillière & Tindall, 1975, pp. 1-22.

(³) Les rapporteurs furent le new-yorkais **Leonard Shengold** (1925-2020) et **James T. McLaughlin** (1918-2006) de Pittsburgh.

(⁴) **Leo Rangell**, « Psychanalyse et changement. Essai sur le passé, le présent et l'avenir », *Revue Française de Psychanalyse*, tome XXXIX, n° 1-2, Paris, PUF, 1975, pp. 315-338. **Leo Rangell**, « *Psychoanalysis and the Process of Change. An Essay on the Past, Present and Future* », *The International Journal of Psycho-Analysis*, vol. 56, part 1, London, Baillière & Tindall, 1975, pp. 87-98.

(⁵) **Anna Freud**, « *Changes in Psychoanalytic Practice and Experience* », *The International Journal of Psycho-Analysis*, vol. 57, part 3, London, Baillière & Tindall, 1976, pp. 257-260.

(⁶) **Martin S. Bergmann** (1999), « La Dynamique de l'histoire de la psychanalyse : Anna Freud, Leo Rangell et André Green », in G. Kohon (sous la dir.), *Essais sur la mère morte – et l'œuvre d'André Green*, Paris, Ithaque, 2009, pp. 273-288. **Martin S. Bergmann**, « *The Dynamics of the History of Psychoanalysis : Anna Freud, Leo Rangell, and André Green* », in G. Kohon (Ed. by), *The Dead Mother, The Work of André Green*, London, The New Library of Psychoanalysis, 1999, pp. 193-204.

(⁷) <https://psychoanalysis.org.uk/articles/the-greening-of-psychoanalysis-gregorio-kohon>

(⁸) **Jean-Luc Donnet**, « Préface », in R. Roussillon, *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1991, p. 8.

(⁹) « remarquable et courageux » sont les termes utilisés par Jean Bégoin et Florence Guinard pour qualifier la présentation du rapport de Green (*RFP*, 1982, tome 46, n° 2, p. 273).

(¹⁰) **André Green**, « Les cas limites et la psychanalyse contemporaine », in F. Urribarri (sous la dir.), *Après Lacan : le retour à la clinique*, Paris, Ithaque, 2017, p. 96-97.

(¹¹) **Marcel Gauchet**, « Conclusion : vers une mutation anthropologique ? (Entretien avec Nicole Aubert et Claudine Haroche) », in N. Aubert (sous la dir.), *L'Individu hypermoderne*, Toulouse, Érès, 2017, pp. 405-420.

(¹²) Cf. à cet égard les pages 320, 321 et 335 du rapport de Leo Rangell (1975) sont parlantes.

(¹³) **Alain Ehrenberg**, *La Société du malaise*, Paris, Odile Jacob, 2010, p. 166-169.

(¹⁴) **J.-B. Pontalis**, « Bornes ou confins ? », *Nouvelle Revue de Psychanalyse – Aux Limites de l'analysable*, n° 10, Paris, Gallimard, 1974, p. 7.

(¹⁵) Comme les appelle Martin S. Bergmann, même si Lacan apparaît plus, après avoir été un modificateur, comme un épigone dégradant par la suite l'œuvre de Freud « en éthylisme rationalisateur et en idéologie thérapeutique » (E. Morin).

(¹⁶) **François Duparc**, *André Green*, Paris, PUF, p. 51.

(¹⁷) **Jean-Luc Donnet**, *La Situation analysante*, Paris, PUF, 2005.

(¹⁸) **André Green**, « La Psychanalyse, son objet, son avenir », *Revue Française de Psychanalyse*, tome XXXIX, n° 1-2, Paris, PUF, 1975, p. 129. *Psychanalyse – Aux limites de l'analysable*, n° 10, Paris, Gallimard, 1974, pp. 61-78.

(¹⁹) **Jean-Luc Donnet & André Green** (1973), *L'Enfant de Ça – La psychose blanche*, Paris, Éditions de Minuit.

(²⁰) **André Green** (1967), « Le narcissisme primaire : structure ou état ? », in *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Edition de Minuit, p. 175.

(*) **Leo Rangell** (1913-2011) a été membre formateur de la Société Psychanalytique de Los Angeles et professeur de psychiatrie à l'Université de Californie. Après deux mandats de président de l'Association Psychanalytique Internationale, il sera le premier américain à sa tête, il en devient président honoraire et reçoit en 1991 un Sigourney Award. Très engagé dans le débat sur la validité de la métapsychologie freudienne, il s'oppose à toute forme de relativisme et d'interpersonnalisme psychanalytiques tout comme au compromis « pluraliste » proposé par Wallerstein. Il défend une conception stricte des conflits intrapsychiques et du transfert en même temps qu'une référence rigoureuse au modèle pulsionnel de l'appareil psychique. S'interrogeant sur ce qui différencie la cure analytique et la psychothérapie, il élargit les perspectives de l'*Ego-Psychology* et les théories développementales, afin de penser tout à la fois l'unité et le caractère composite de la psychanalyse. Ce qui apparaît clairement dans *My Life in Theory* (2004) et dans *The Road to Unity in Psycho-analytic Theory* (2007).